

LA CHRONIQUE DE JEAN-MARIE MEILLAND

Qui nous sauvera de l'ère numérique?

Les humains constituent des risques biologiques, les machines non.
Anuja Sonalker, PDG de Steer Tech

Depuis 30 ans, nous sommes de plus en plus colonisés par ce qu'on appelle le numérique: ordinateurs, téléphones portables, smartphones. Et notre vie quotidienne se déroule toujours davantage avec constamment l'arrière-plan d'Internet. Bien qu'il soit souvent célébré, si l'on garde la tête froide, ce nouveau système de fait n'a rien pour susciter l'enthousiasme et ce qu'il développe est plus négatif que positif.

La téléphonie mobile, pour commencer, si elle permet en effet d'entrer de partout en relation avec les autres, a de graves défauts. Elle coupe du monde extérieur auquel toute attention est retirée au profit des bulles individuelles. Beaucoup n'ont plus une heure dans la journée où se retrouver seul face à eux-mêmes pour réfléchir ou éprouver de vrais sentiments qui ne sont pas parasités (ce qui est nécessaire à des êtres humains adultes). Dans sa version smartphone le portable ajoute encore la véritable addiction à la constante consultation d'informations diverses, qui peut aussi surcharger n'importe quelle conversation de remarques inutiles. Sur Internet en général, on peut aligner les jugements négatifs. Il propose une masse d'informations qui ne sont ni ordonnées, ni évaluées et diffuse massivement de la propagande mensongère. Il est le lieu où s'expriment sans grand contrôle toutes sortes de discours stupides et/ou haineux qui sont souvent pris au sérieux. Il pousse les utilisateurs des réseaux sociaux à un exhibitionnisme où ils bradent leur dignité. Il instaure des échanges artificiels et biaisés où la manipulation règne souvent. Il déverse des tonnes de publicité (par définition plus ou moins trompeuse) et incite à consommer encore plus en recourant toujours davantage au commerce en ligne nuisant au commerce local. Il réalise constamment des collectes d'informations sur chacun de nous pour nous adresser des publicités ciblées. A l'occasion, il peut fournir d'excellents moyens de contrôle des citoyens pour des raisons plus ou moins justifiées et qui sont prisés des gouvernements. Globalement, le pire avec la « Toile », c'est que c'est plutôt une toile d'araignée dont la majorité de l'humanité est de plus en plus captive, des millions l'étant déjà de manière addictive. Et pour clore n'oublions pas le rôle du numérique dans l'ubérisation et dans la robotique qui mettent le vrai travail en péril.

A ces critiques, on peut répondre que la révolution numérique a eu lieu et que désormais il n'y a plus qu'à faire avec, comme on n'a qu'à faire avec la pluie quand il pleut. Sous-jacente à cette position on trouve la croyance dans un progrès linéaire déterminé contre lequel on ne peut rien. Les mêmes jugent en général ces critiques trop sévères et citent un grand nombre d'avantages qui d'après eux démontrent le caractère positif des nouvelles technologies. Ils se rangent ainsi dans la catégorie de ceux qui croient que le progrès est favorable et que toute nouveauté est bonne à prendre. On se trouve pourtant à l'heure actuelle à un moment où la foi dans un progrès nécessaire et positif est de plus en plus contestable. La crise environnementale et celle des ressources sont annoncées et montrent que le progrès tel que nous l'avons connu depuis 200 ans bute sur des limites infranchissables: la révolution numérique, dès le départ suspecte, n'a rien de plus définitif que les révolutions du charbon et du pétrole.

Toutes les révolutions techniques commencent par des découvertes effectuées par des savants. Jusqu'à ce stade, comme au temps des Grecs, il n'y a qu'un perfectionnement de la science sans conséquence pour la vie pratique. Pour la mise en pratique, il faut que des initiatives, soit politiques soit économiques, interviennent, en vue d'utiliser la science à des fins concrètes. Dans la société moderne, ces initiatives ont été dans la plupart des pays celles des milieux capitalistes. Leur but n'était pas d'abord d'apporter quoi que ce soit d'utile ou d'épanouissant pour les humains, mais de maximiser leurs profits. Ils ont donc choisi d'investir dans le développement de certaines techniques qu'ils jugeaient plus à même d'accroître leurs bénéfices. Une partie de ces techniques ont bien sûr eu des retombées positives, en tout cas pendant un certain temps. D'autres, dont l'utilité était plus douteuse, ont été habilement imposées à la société. Quand les capitalistes choisissent de promouvoir une nouvelle technique dans un but commercial, ils doivent à coup sûr trouver une clientèle et, à travers une publicité raffinée, ils doivent convaincre la majorité que les nouveaux produits sont utiles, voire nécessaires. Il faut donc que ces derniers paraissent commodes (le robot tondeuse), distrayants (des jeux), qu'ils deviennent une mode que chacun se sent tenu de suivre (le portable) ou des marqueurs de statut social qu'on se devra de posséder si l'on se compare aux autres (certaines automobiles). Il est aussi des produits qui deviennent vite inévitables, car plus rien ne fonctionne sans eux (les ordinateurs). Quand ils sont lancés et ont trouvé (et souvent séduit) leur public, ces objets de consommation permettent de remplir les caisses des entreprises capitalistes qui font aussi en sorte qu'ils ne durent pas trop longtemps et puissent être vite remplacés suite à l'offre de nouveaux produits. Le numérique s'est développé conformément à ce modèle, comme le genre de production typique de la phase capitaliste actuelle. Les objets de la phase antérieure, fabriqués avec beaucoup d'énergie et de matières premières dans de grandes usines du Nord employant des salariés assez bien payés, syndiqués et protégés par la loi, ne rapportaient plus assez. La solution pour les nouveaux capitalistes fut la production massive d'objets de petite taille vendus bon marché dans le mode entier, avec un petit nombre d'employés qualifiés au Nord et le transfert de la production matérielle dans des pays à bas salaires, la globalisation assurant la circulation des marchandises.

Suite à ce réquisitoire, peut-on retenir des aspects favorables du numérique? Il est clair que l'accès facilité pour tous au savoir et aux oeuvres d'art, l'accomplissement de certaines tâches exténuantes ou ingrates, des traitements de texte performants sont des avantages. On voit bien pourtant que ces usages ne vont pas toujours motiver les capitalistes. Pour que l'utile prospère et que soit en tout cas limité ce qui aliène, il faut que les choix ne soient plus effectués seulement pour le profit, mais par une politique soucieuse de l'intérêt général et de l'épanouissement des individus. Il va sans dire que ce changement contre un lourd conditionnement ne sera pas facile. Mais comme les ressources énergétiques et minières, dont le numérique dépend aussi, se raréfient, les circonstances viendront sans doute à notre secours pour bloquer des évolutions qui nous conduisent droit vers la disparition de l'humanité réelle et non trafiquée, telle qu'elle existe encore aujourd'hui.

Jean-Marie Meilland

La CSS à l'heure yougoslave

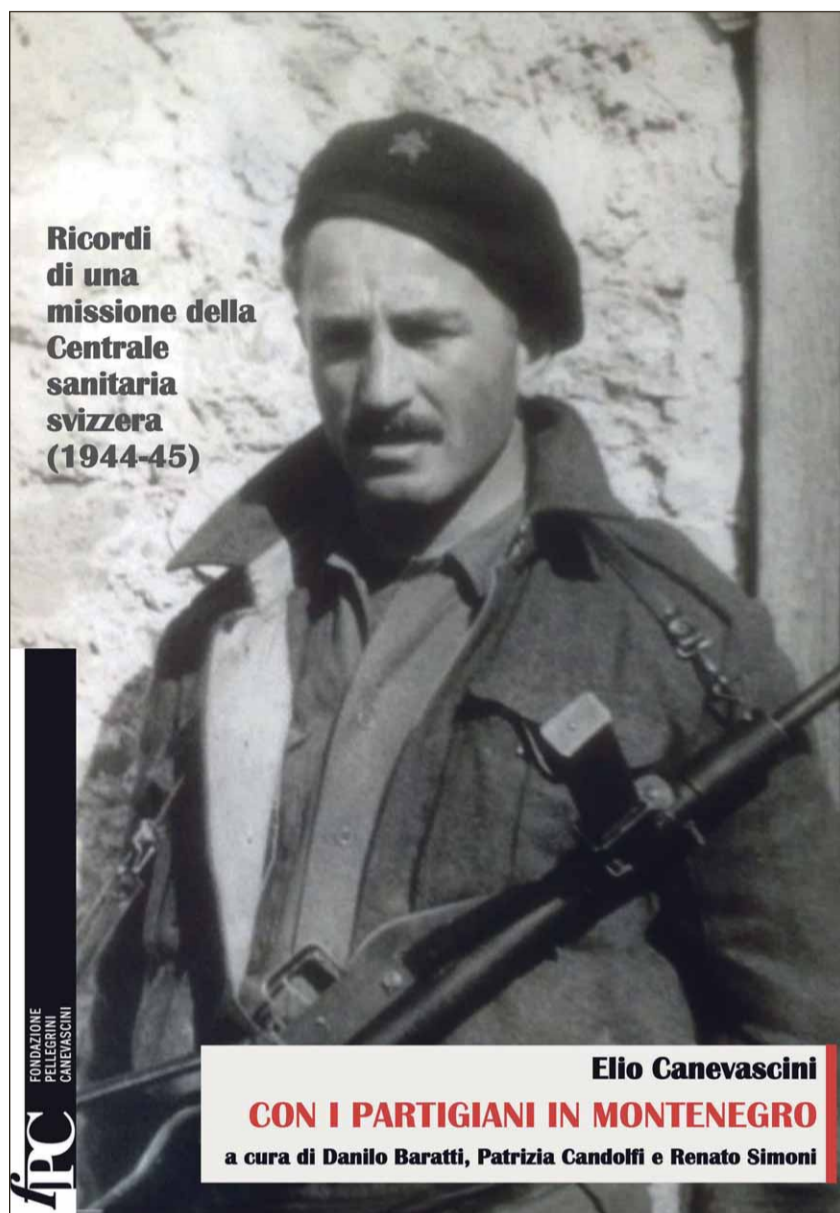
LIVRE • A travers les souvenirs d'Elio Canevascini, se dessine un témoignage sur la mission de la Centrale Sanitaire Suisse (CSS) en Yougoslavie (1944-45). Une histoire méconnue.

En septembre 2017, les fils d'Elio Canevascini (1913-2009) ont mis la main sur un texte dactylographié, intitulé *Ricordi di un periodo trascorso con l'Armata di liberazione della Jugoslavia, 44-45 (Souvenirs d'un temps passé avec l'Armée de libération de la Yougoslavie)*. Cet écrit intéressant n'existe actuellement qu'en italien et sur un site Internet. Certes, on avait déjà le témoignage très riche de Paul Parin, *Es ist Krieg und wir gehen hin, (C'est la guerre et nous y allons)* paru à Berlin en 1991. On trouvera aussi de nombreux éléments sur les missions en Yougoslavie dans notre livre, *75 ans de solidarité humanitaire. Histoire de la Centrale Sanitaire Suisse et Romande 1937-2012*. Rappelons brièvement le contexte politique et militaire: à la fin de l'année 1944, la Wehrmacht fait retraite en bon ordre depuis la Grèce. Elle livre des combats sans pitié – on ne fait pas de prisonniers de part et d'autre – à l'Armée de Libération nationale yougoslave (ALNY) de Josip Broz Tito. Quant aux quatre missions médicales de la CSS auprès de celle-ci, elles constituent sa deuxième action importante depuis la guerre d'Espagne.

Engagement antifasciste

Elio Canevascini est le fils de Guglielmo Canevascini (1886-1965), un conseiller d'Etat socialiste tessinois, qui est aussi un antifasciste actif. Elio est en train de faire des études de médecine à Paris lorsqu'en 1936, très jeune, il s'engage dans les Brigades internationales. En octobre 1944, à titre de médecin, il est l'un des six membres de la première mission en Yougoslavie. Celle-ci est composée en outre des Drs Hannes Merbeck, Marc Oltramare, August Matthèy et Paul Piderman, le chirurgien le plus expérimenté de l'équipe. Il y a aussi l'infirmière Liselotte «Goldy» Matthèy, sœur d'August, et qui deviendra l'épouse de Paul Parin.

Disposant de trois tonnes de matériel médical (six équipements chirurgicaux complets), la mission quitte Genève le 6 octobre 1944, se rend en camion jusqu'au sud de la France, puis est embarquée sur un navire de la Royal Navy jusqu'à Naples, ensuite en camion de l'armée américaine vers Bari, enfin en bateau plat (liberty ship) jusqu'à Crna Gora, sur la côte dalmate. L'équipe est alors rattachée à un corps d'armée de partisans. Le groupe va se diviser et chacun vivra une expérience particulière. Elio Canevascini part dans les montagnes du Monténégro, au service de la X^e Brigade Révolutionnaire. Les combats se déroulent dans un paysage de montagnes nues et pierreuses, où pendant l'hiver règne un froid glacial. Elio reçoit une mitraillette britannique Sten. Sa photo avec celle-ci orne la page de couver-



hommage au médecin antifasciste tessinois Elio Canevascini (1886-1965).

DR

ture du document. Mais il ne s'en servirait que pour chasser les loups...

Médecine au front

Les combats sont terribles. Le médecin doit pratiquer la «médecine de guerre» au sens le plus pur du terme. Il n'y a pas de radiographies possibles, ni de transfusions de sang. De surcroît, les troupes sont toujours affaiblies. Elio opère à proximité du front, qui est mobile, et parfois à la lueur des chandelles, faute d'électricité. Il est le seul médecin dans une région grande comme le Tessin. Il se fait comprendre, car quelques soldats savent l'italien, et il s'efforce d'apprendre le serbo-croate. Il dispose aussi des compétences de quelques soldats et officiers italiens qui sont restés en Yougoslavie. Un jour, il assiste à une scène terrible qui le bouleverse: après lui avoir fait creuser sa tombe, on fusille un jeune de 15-16 ans accusé de trahison, et devant sa mère.

Eloignement du «bloc soviétique»

Elio Canevascini participera encore à la 4^e mission en Yougoslavie (août 1945), dont le but est de créer un centre de chirurgie à Belgrade, pour soigner les amputés et fabriquer des prothèses. Mais peu à peu, il prend ses distances avec la résistance yougoslave. Il voit se mettre en place une

administration de type stalinien. Dans un hôpital, il constate l'incapacité et l'arrogance du directeur, et doit assister à d'interminables conférences politiques. Plus tard, c'est la répression par l'armée russe qui vont éloigner Elio de sa «compréhension» envers le bloc soviétique.

Dans son témoignage, Elio Canevascini dit d'autres choses intéressantes, ne concernant pas directement la mission en Yougoslavie. Il y parle de son père Guglielmo, autodidacte, grand lecteur, avec un sens profond de la justice sociale. Il évoque aussi son séjour de formation à l'Hôpital cantonal de Zurich, où il a pu constater la grande admiration de certains médecins envers les capacités stratégiques de von Rundstedt et Rommel... Enfin, sa traversée de l'Italie à fin 1944 lui a révélé la grande misère du peuple.

En 1985, on a invité Elio Canevascini à parler de son expérience en Yougoslavie. Mais il a toujours refusé. La redécouverte de son texte dactylographié est donc un apport à une Histoire peu connue. ■

Pierre Jeanneret

Voir le site net de la Fondation Pellegrini Canevascini pour consulter: *Con i partigiani in Montenegro. Ricordi di una missione della Centrale Sanitaria Svizzera (1944-1945)*.

IMPRESSUM

Société d'édition de Gauchebo
25, rue du Vieux-Billard, 1205 Genève
Amanda loset, présidente

Administration
administration@gauchebo.ch

Maquette
Solidaridad Graphisme,
1204 Genève

Rédaction
redaction@gauchebo.ch
022 320 63 35

Publicité
tarifs et informations sur
www.gauchebo.ch/tarifs-publicitaires

Impression
Pressor, 6, route de Courroux,
2800 Delémont

Joël Depommier, rédacteur en chef,
Jorge Simao, rédacteur,
Bertrand Tappolet, correcteur
et rédacteur,
Stéphane Montavon, dessinateur

Abonnements
abo@gauchebo.ch
www.gauchebo.ch/abo
CCP 12-9325-6

Parution
Gauchebo paraît 40 fois par année

Gauchebo
a besoin
de votre
soutien

CCP: 12-9325-6